

I

C'EST AINSI QUE TOUT COMMENÇA...

Selon les registres de l'immigration, Michaël Laurie et sa femme Maggie arrivèrent aux alentours des années 1870 dans la province du Manitoba vendue la même année au Canada par la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Les raisons qui les incitèrent à quitter précipitamment Édimbourg, en Écosse, furent les occupations de coupe-jarret de Michaël et l'excessive avidité de Maggie, hôtesse de bar.

Réunissant leurs maigres économies, ils réussirent à s'embarquer sur un méchant rafiot qui les secoua pendant trois longues et pénibles semaines, avant de les lâcher dans un village de la baie d'Hudson, appelé Puvirnituk, qui en langue inuite signifie « putréfié », en raison de la disparition, lors d'un long hiver, de la population qui y vivait et qui succomba à la famine jusqu'au dernier.

On ne retrouva leurs cadavres dégageant une forte odeur que lorsque les iglous fondirent au printemps suivant.

II

ET QUE CELA CONTINUA...

De l'avis des anciens, on n'avait jamais connu un pareil froid si tôt dans la saison.

Dès le début d'octobre de cette année-là, l'air s'était pris en glace. La neige, très tôt tombée, transformait toute balade en noyade dans une substance glaciale, aidée du vent qui coupait chaque surface de peau découverte, s'engouffrait sous les vêtements, figeait les bouches et les narines, transformait les liquides en solides, suspendait aux arbres des franges de couteaux de glace, tandis que les piétons sur les trottoirs jouaient les équilibristes, et que les couillons d'oiseaux glissaient et se dandinaient comme des ivrognes sur les branches déplumées des chicots du Canada et les dures branches des robiniers faux-acacias qui arboraient le village.

Woodfoll, où se situe notre histoire, s'étale sur les rives de la rivière Rouge, qui arrive des États-Unis à la hauteur du Dakota du Nord, pour remonter plein pot dans notre belle province du Manitoba et se finir dans le lac Winnipeg.

En 1830, Woodfoll n'était sur les cartes qu'un minuscule point rouge indiquant un vague relais de deux ou trois baraques. C'est seulement vers les années 1910 que des trappeurs attirés par le foisonnement des renards, des

loutres, des castors s'y installèrent en s'inspirant pour édifier leurs abris des maisons des Cris et Mohawks dont les murs faits d'écorces étaient posés sur une charpente de troncs d'arbres.

Mais à l'inverse des maisons des Indiens qui étaient le plus souvent communautaires et pouvaient mesurer jusqu'à cinquante mètres et plus de longueur, les Blancs construisirent des cabanes individuelles, se méfiant sans doute de leurs difficultés à vivre ensemble.

Inutile de vous préciser qu'il n'en reste aujourd'hui que quelques photos sépia.

Ces hommes brutaux qui cherchaient le réconfort dans l'alcool et les rixes chassèrent les Indiens qui au début les avaient accueillis avec bienveillance, échangeant leurs fourrures contre des babioles, des fusils ou de l'alcool de feu qui modifia malheureusement leur tempérament.

Les Indiens étaient batailleurs et les Blancs cupides, et ces derniers finirent par s'approprier leurs territoires de chasse et à les repousser vers les froides terres du Nord-Est.

Après les trappeurs débarqua une deuxième vague de migrants venus d'Angleterre, d'Écosse et même des États-Unis. Attirés par le commerce du bois et les immenses exploitations agricoles, ils furent bientôt suivis par les Irlandais affamés, prêts à occuper des emplois durs et saisonniers. Ils furent en partie à l'origine de la construction du réseau ferroviaire et apportèrent leur religion catholique dans un pays protestant qui la digéra mal.

Ce qui fit dire néanmoins à Clifford Sifton, nouveau ministre de l'Intérieur, homme énergique décidé à accélérer l'immigration de son immense pays à moitié désert : « Un paysan vigoureux vêtu d'un manteau en peau de mouton, né dans une ferme, et dont les ancêtres ont été

fermiers depuis dix générations, époux d'une femme vaillante qui lui a donné de nombreux enfants, est un bon colon. »

Ces propos ne rencontrèrent pas grand écho chez les fonctionnaires anglais de l'Immigration et leurs représentants politiques qui ne se montrèrent guère empressés d'accueillir des « paysans vêtus de peau de mouton », et qui ne priaient pas exactement comme eux. Cependant, composées d'hommes de meilleure expérience désireux de faire fructifier leurs vies dans ces territoires vierges, ces diverses populations finirent par se fondre au cours des années. Les meilleurs ou les plus chanceux faisant fortune en quelques décennies. Woodfoll prit de l'importance et ils s'y installèrent en familles.

Constatant que la rive gauche de l'imposante et dangereuse rivière Rouge, célèbre par ses crues dévastatrices, était mieux exposée et moins abrupte que la rive droite, les plus ambitieux la choisirent pour y bâtir leurs demeures, qu'ils agrémentèrent au fil des ans de fenêtres à meneaux et de bow-windows, cernèrent de larges vérandas chantournées sur lesquelles, comme dans le film *Autant en emporte le vent*, se balançaient des escarpolettes.

Ce qui permettait les soirs d'été aux élégantes habillées de fines dentelles blanches, leur abondante chevelure piquée de grosses fleurs rouges, entourées de leurs enfants déguisés en abat-jour selon la mode du petit lord Fauntleroy, et flattant des petits chiens courant et sautant, de servir à leurs invités des spécialités françaises qu'elles relevaient dans les journaux féminins et que leurs cuisinières s'efforçaient de ne pas rater, pendant que leurs hommes se saoulaient de boissons fortes en tirant sur leurs cigares.

ET QUE CELA CONTINUA...

On édifia plus tard sur cette rive l'hôtel de ville, un théâtre, une salle de concert, une librairie d'art. À l'aube du vingtième siècle, des cinémas, des restaurants, des cafés firent leur apparition pendant que l'on traçait de larges avenues plantées d'arbres.

Le premier journal en anglais et français, le *New Telegraph*, comptait cinq pages et vit le jour en octobre 1887. Il établit ses bureaux dans la *main street*, baptisée avenue de l'Espérance.

Pendant ce temps, la rive droite, plus venteuse et plus froide parce qu'entourée de hautes collines couvertes d'épaisses forêts qui bloquaient lumière et chaleur, devint le refuge des industries et des commerces de transformation, ainsi que l'habitat des ouvriers, des mineurs et de tous ceux qui n'avaient pas su transformer le plomb en or.

Lorsque le vent soufflait de l'est, il envoyait sur l'autre rive une pollution d'odeurs et de bruits incommodants dont les habitants ne prirent d'abord pas garde, satisfaits de ne pas être obligés de se déplacer, pour la moindre chose, jusqu'à la ville la plus proche distante d'une soixantaine de kilomètres au travers de territoires hostiles où plus de la moitié de l'année le thermomètre ne dépassait pas les -15 °C et transformait les routes en pistes glacées, et qui firent d'une région sauvage et magnifique, où depuis des siècles pâturaient cerfs, caribous et orignaux, et où rencontrer une horde de loups ou une famille d'ours polaires n'était pas rare, une ville industrielle et commerciale envahie de fumée et de bruits.

III

ET C'EST AINSI...

Moi, évidemment, je n'ai pas connu cette époque. Depuis, Woodfoll est devenu une communauté prospère de plus de vingt-cinq mille habitants où de l'avis de la plupart il fait bon vivre. Or, récemment, alléchés par de très importantes subventions, le lieutenant-gouverneur général et le Parlement provincial du Manitoba ont accepté du gouvernement fédéral l'implantation d'un asile pénitentiaire proposé à notre province en raison de son isolement, de son faible taux d'occupation, égal à un virgule neuf habitant au mètre carré, des cent dix mille lacs qui recouvrent quarante-cinq pour cent de son territoire, des immenses forêts de conifères boréaux, de mélèzes, de pins rouges et d'épicéas qui se partagent les quarante-huit pour cent restants de sa surface, de la rigueur de son climat l'hiver, rendant quasi impossible l'évasion d'une population carcérale dont les autorités apprirent trop tard qu'elle était jugée dangereuse.

On donna à ce centre particulier le nom de 3AP, qui signifie, en jargon administratif, « troisième asile pénitentiaire du pays », sans que personne se soit soucié de sa signification.

À Woodfoll, je dirige les forces de l'ordre qui comptent une douzaine d'officiers de police (huit hommes, quatre femmes) et six policiers auxiliaires. Nous dépendons de la Gendar-

merie royale du Canada. Elle couvre d'est en ouest un vaste territoire s'étendant de Chesterfield Inlet et Rankin Inlet près de la baie d'Hudson, qui ne sont que d'anciens relais de trappeurs, jusqu'aux bourgs de Baker Lake, Dubawn Lake et Greenknife, côté océan. En outre, deux postes de policiers volontaires stationnent pour l'un à Dubawn, et pour l'autre à Greenknife. Notre capitale provinciale, Winnipeg, est bien trop loin pour que l'on s'en soucie.

La région est relativement paisible, et l'on s'occupe d'accidents de motoneiges, de *squads*, de chasse, volontaires ou non, de bagarres qui peuvent parfois tourner au carnage quand l'alcool brouille les esprits, de violences conjugales et de querelles de voisinage qui s'enveniment. Les crimes de sang sont rares.

Dans les lieux habités par plus de deux cents personnes, on appelle la police, dans les autres, campements ou relais de passage, l'on règle généralement soi-même ses affaires.

Nous, les flics, on a profité avec bonheur lors de l'installation de la 3AP des généreuses subventions allouées par l'administration judiciaire pour nous équiper en matériel dernier cri. Troquant nos Winchester Garand M1, datant de la Seconde Guerre mondiale et tirant des balles 30-06, contre des fusils d'assaut israélien Tavor, de conception Bullpup, à canon court, envoyant des cartouches de 5,56 Otan dans un chargeur courbe. Nos pick-up Ford tapant les trois cent mille kilomètres au compteur qui grinçaient comme des os de vieillards et nous faisaient craindre la panne quand on roulait seul dans la toundra, furent remplacés par des Range Rover Tigre à six places, noires comme des corbillards, qui nous firent monter au plafond.

Mais quand arrivèrent les bus emmenant les soixante convicts, nous comprîmes que la générosité du gouvernement fédéral n'était pas gratuite.

JOURS DE GLACE

Je m'appelle Louise, j'ai quarante et un ans et tout le monde m'appelle Lou sans que j'aie jamais su si c'était parce que mon prénom ne plaisait pas ou pour toute autre raison.

Très jeune, j'ai représenté ma province dans des compétitions de ski nordique et de sauts en hauteur, ce qui a fait de moi une grande fille solide. Ajoutez-y un nez busqué, le teint hâlé et des cheveux couleur aile de corbeau attachés par une courte queue sur la nuque, et vous comprendrez pourquoi l'on s'interroge, moi y compris, si c'est la prégnance de l'environnement ou le mélange des gènes, inévitable pour un peuple qui comme le mien a dû traîner partout ses guêtres, qui me fait ressembler à une descendante de Canado-Amérindiens plutôt qu'à la petite-fille d'immigrés autrichiens débarqués ici en 1940, fuyant l'aimable Autriche antisémite qui profita de l'Anschluss pour se jeter dans les bras des nazis.

Ma grand-mère violoniste soliste et mon grand-père bassiste, tous deux nés à Vienne, participèrent pour la dernière fois le 31 décembre 1939 au concert du Nouvel An dans la salle dorée du Musikverein sous la baguette de Clemens Krauss.

Avec leur fille Léa, ma future mère âgée de deux ans, et deux valises, ils traversèrent la Hongrie, la Slovénie, l'Italie, des pays pas franchement amicaux pour les fuyards juifs de l'époque, pour arriver enfin en France qui n'était plus « le pays où Dieu est né », selon le leitmotiv ému des émigrés juifs de partout, gagnèrent brièvement Paris dont ils eurent juste le temps de penser que sans les oriflammes nazies qui flottaient sur chaque bâtiment, ils auraient adoré, et renseignés par des amis prirent l'un des derniers avions qui quittèrent Orly pour Montréal, où, le temps d'un hiver particulièrement froid, ils sombrèrent dans la misère la plus noire avant de repartir pour les

ET C'EST AINSI...

Territoires du Nord-Ouest dont on leur avait caché qu'ils étaient parmi plus les plus isolés et les plus rudes du pays, mais acceptaient avec reconnaissance les immigrants qui parlaient le français, l'anglais et l'allemand.

Ils débarquèrent à Providence, une petite ville dont le nom leur plut, et où une petite communauté juive arrivée un siècle plus tôt les aida à s'installer. Ils ne jouèrent jamais plus pour un grand philharmonique, se contentant d'animer les soirées musicales des habitants de Providence, et ouvrirent un drugstore où venaient se ravitailler les gens du coin et qu'ils firent prospérer.

Leur fille Léa grandit, devint une belle jeune fille qu'ils envoyèrent étudier à l'Université de Winnipeg, où, pendant qu'elle suivait des études de droit, elle rencontra mon futur père qui apprenait le métier de psychiatre.

Je naquis en deuxième position, après mon frère William que ma mère âgée de trente-deux ans n'espérait plus, et, quand elle me mit au monde à l'âge de quarante-deux ans, l'on pensa à un exploit ou un miracle, selon les croyances. Mais je fus élevée la plupart du temps en fille unique, mon frère William préférant à dix-huit ans les terres chaudes d'Israël, à tous points de vue, aux terres froides du Manitoba.

Je poursuivis la saga familiale en étudiant le droit criminel à l'Université de Winnipeg, pour entrer ensuite à l'École des cadets de l'École de police de Regina, dépendant de la Gendarmerie royale canadienne, avant de rejoindre l'ENPQ, l'École nationale de police du Québec, où j'obtins brillamment, je me permets de le souligner, le certificat d'études des comportements criminels, appelé de l'autre côté de la frontière : brevet de profileuse.

Mes diplômes en poche, j'incorporai la Winnipeg Police Service, dépendant de la GRC, que je quittai

pour la brigade des stups, et où je fus confrontée à ce que je croyais ne pas exister au pays de l'érable rouge et du sirop du même nom : des gangs effrayants venus des États-Unis, du Mexique et même de Colombie, qui mettaient mon pays en coupe réglée en vendant leur saloperie de came à une clientèle affamée.

Bénéficiant d'une promotion à la suite de l'arrestation mouvementée d'un gang venu de Duluth, dans le Minnesota, qui permit d'éradiquer un temps le gangstérisme nord-américain, je fus transférée à Montréal et à ses nouveaux quartiers d'immigration laissés grands ouverts par notre ineffable Premier ministre Justin Trudeau et son ministre de l'Immigration, Ahmed Hussen, et où à peine arrivée je fus confrontée à un problème particulier : le débarquement sur notre territoire d'une forte immigration islamique encouragée par notre gouvernement multiculturaliste qui avait décidé, pour l'année en cours, d'accueillir trois cent trente mille nouveaux immigrants, trois cent quarante mille l'année suivante et autant les autres années.

Deux ans plus tard, nous avons rajouté, aux trafiquants sud et nord-américains, les trafiquants musulmans, et la nécessité pour les plus lucides et combatifs d'entre nous de nous défendre pied à pied contre ces arrivants décidés à imposer leur mode de vie rétrograde, au détriment également de leurs compatriotes venus plus tôt et qui s'indignaient comme nous devant leur volonté d'instaurer la charia, soutenue par soixante-huit pour cent de ces nouveaux immigrants, ainsi que de leur refus d'être jugés par les tribunaux canadiens, leur préférant les tribunaux islamiques.

Mais par un beau sursaut de résistance, Ottawa refusa, nous permettant de conserver nos valeurs.

Ce fut cette année-là que, comme lorsque l'on tire un rideau qui vous cache le jour, les miens s'éclaircirent.

ET C'EST AINSI...

Au cours d'une audience au palais de justice de Montréal où j'étais venue témoigner contre un couple accusé d'avoir noyé leur fillette dans sa baignoire après l'avoir martyrisée, je rencontrai la juge Noémie Mitchell qui présidait la séance.

Ce fut le coup de foudre entre cette femme mariée à un riche industriel et moi. Nous vécûmes une liaison torride qui dura deux ans, jusqu'à ce qu'elle fût pressentie pour occuper le fauteuil d'honorable juge de la Cour du Banc de la Reine, pour lequel une sévère enquête de moralité était exigée.

Et un soir que je rentrais chez moi après une journée harassante, je trouvai une lettre de Noémie Mitchell me signifiant la fin de notre liaison.

Je ne fis rien, ni n'implorai ni demandai d'explications, mais sombrai dans un creux de vie où j'eus l'impression que l'or que je touchais se transformait en plomb. D'autant qu'un an plus tard, mes parents profitant de leur toute nouvelle retraite décidèrent de faire ce qu'ils n'avaient jamais eu le loisir de faire : descendre la rivière Rouge en rafting où la vitesse en kayak atteignait les cent mètres en trois secondes et où ma mère se noya dans un tourbillon appelé le « rapide des Italiens ».

Ce fut la fin de mon poste de profileuse à Montréal. Profitant d'un concours interne de la GRC qui proposait aux policiers les mieux notés le poste de shérif à contrat avec elle dans la province du Manitoba, je postulai, obtins le poste et déménageai à Woodfoll dont j'ignorais jusque-là l'existence.

Ces évènements se passèrent au cours de l'année 2015, et maintenant, j'essaye de faire ce que ma pauvre mère n'a pas réussi : sortir la tête de l'eau.

IV

LA VIE TOUJOURS RECOMMENCÉE

Il est huit heures du soir, la nuit ressemble au fond d'une mine de charbon, et je suis planquée, seule, dans une improbable zone industrielle pour laquelle j'ai capté sur ma radio de bord l'annonce d'un casse en cours.

— J'y suis, envoyez des renforts, ai-je communiqué à Meredith Gallup qui au poste reçoit les appels d'urgence.

Mais alors que j'attends, énervée comme un boisseau de puces et les pieds glacés (j'ai toujours les pieds glacés quand j'ai peur), un énorme SUV fracasse la double porte métallique de l'entrepôt, me fonce dessus en me forçant à m'écarter en péril, continue sa route à la diable, moi, à peine remise de ma frayeur, accrochée à ses basques sirène hurlante et phares de toit plein pot, et nous nous jetons dans une circulation rachitique qui me permet de me rapprocher, ce qui leur donne la possibilité de me tirer dessus par la vitre côté passager, m'obligeant à zigzaguer sur un macadam glacé. Alors que je suis sur le point de les stopper en les envoyant avec ma Range Rover Tigre dinguer dans le décor, enfin, c'était mon projet, un chien descend du trottoir devant mes roues, m'obligeant à freiner comme une malade, ce qui me propulse par un tête-à-queue contre un énorme container qui explose sous le choc, me faisant valser à trois temps, et qu'enfin m'arrêtant la tête dans le sac et l'estomac

dans la gorge, je vois en me retournant le chien remonter tranquillement sur l'autre trottoir.

Ivre de rage, je sors en trombe de la voiture, tire mon nouveau Glock 19 semi-automatique, Gen 5 à pointillage Grip, vise le chien qui se retourne, me jette un regard indifférent, et s'éloigne comme la voiture des malfrats.

Je reviens chez moi tremblant tout le long de mon corps et me jette sur mon remède habituel qui me permet d'oublier le passé et de vivre le présent : un double scotch Jameson.

Je viens de réaliser que j'ai failli me faire descendre et tuer un pauvre cabot innocent. Pour faire bonne mesure, j'avale un deuxième verre plein à ras bord et vais me coucher en ôtant juste mes bottes.

J'arrive à mon commissariat à dix heures le lendemain au lieu de huit, l'estomac résolument de travers et en fixant féroce mes hommes pour leur éviter de me poser des questions. Mais j'ai des remords. Le surlendemain, je retourne sur les lieux de l'accident et cherche le cabot dans les fourrés qui bordent le carrefour et s'étalent, touffus, sur des kilomètres.

Je fouille, j'appelle, je siffle, jusqu'à ce qu'apparaisse un clébard d'une bonne cinquantaine de centimètres au garrot, le poil roux, court, dru et abondant, le jabot blanc d'un maître d'hôtel, des oreilles dressées ridiculement petites, et qui me regarde comme quelqu'un surpris de me trouver devant sa porte.

Je reviens le voir plusieurs jours de suite. Il s'en fout, supporte vaguement ma présence, accepte les bouts de viande fraîche et mes cajoleries, et enfin, au bout de quatre jours de corruption décide de me suivre. Car je veux ce chien avec moi. Il refuse de monter dans ma voiture, et bien sûr le harnais que j'ai apporté, et l'on rentre tous les deux faisant à pied les cinq kilomètres qui me séparent du poste.

JOURS DE GLACE

Quand on débarque, je ne peux éviter les questions.

— Ben, qui c'est ? me demande le sergent Pirelli. Ton nouvel auxiliaire ?

Je hausse les épaules, et je ne jurerais pas ne pas avoir vu le cabot en faire autant. Puis il se glisse sous mon bureau, la tête posée sur ses pattes, son regard coulant vers Pirelli qui s'est accroupi devant lui.

— Putain, c'est quoi ce bâtard ! s'exclame le descendant de Siciliens, vexé de son indifférence. T'as tiré ce clochard de la rue et il nous la joue prince consort ! J'm'en vais te l'dresser, moi !

Et avant que j'aie pu intervenir, il passe le bras sous le bureau, la main en avant, que le clébard saisit entre ses dents comme on tient une cigarette, et qu'il garde le temps qui lui paraît nécessaire, totalement indifférent aux braillements de sa prise. J'annonce, déterminée :

— Bon, c'est désormais notre chien. C'est pas un jouet. Je l'emmène chez le veto.

Qui m'apprend qu'il est de race akita inu, qu'il a aux alentours d'un an et demi, qu'il est en parfaite santé, bien qu'ayant besoin d'un sérieux bain, que ses ancêtres chassaient l'ours et le sanglier, et que pour un premier chien, ce n'est pas un cadeau, car ces chiens sont des putains de bagarreurs. Texto.

Je crois, et j'en suis sûre, que son arrivée dans ma vie a mis fin à mon chagrin amoureux et fut le début d'une autre histoire d'amour avec celui que je baptisai Hachiko, en hommage à l'akita inu qui attendit toute sa vie devant la gare de Tokyo le retour de son maître mort, et à qui les commerçants du coin, émus de l'avoir vu tous les soirs, érigèrent une statue.

V

IL S'EST PASSÉ UN PEU DE TEMPS DEPUIS...

Ils débarquèrent un matin particulièrement froid de la fin mars, où pendant la nuit le thermomètre était descendu à -25 °C aux porches des maisons, dans deux bus de trente hommes chacun, menottés pieds et mains à leurs sièges, surveillés dans chaque véhicule par six gardes lourdement armés et en relation permanente avec un troisième véhicule, blindé celui-là, où avaient pris place une quarantaine d'hommes de troupe, et qui fermait le cortège.

Je les accueillis avec mon équipe au complet, curieux comme des pipelettes en manque de ragots, et quand ils les virent descendre ils ne furent pas déçus, comprenant immédiatement que cette « clientèle-là » n'avait rien à voir avec nos « habitués ».

Ils étaient enchaînés en file, et leurs gardiens les firent s'aligner devant les bus.

— Bon sang, Lou, tu te rends compte ce que ça a coûté à l'État de construire ce machin pour y enfermer ces voyous ! s'ébahit mon premier adjoint, l'officier Vicente Pirelli, l'amateur de chiens, descendant d'immigrés de Palerme qui lui avaient donné son physique de mafieux remarquable dans ce voisinage de blonds pâlots, et mon meilleur ami.

— Oui, mais ce sont des « cas », comme on dit. On ne peut pas les mettre dans les prisons fédérales qu'ils risqueraient de pourrir, lui expliqué-je.

— Pourrir ?

— C'est le mot employé par le gouverneur général Hols-
tein quand je suis allée le voir pour discuter des formalités
de l'installation. Sur le coup, je n'ai pas compris.

— Et maintenant, tu comprends ? s'inquiète Pirelli.

Je hoche la tête.

— Shérif Grynspan ? Sergent-major Robert Burns, se
présente le chef du détachement en venant vers moi.

Bien que de bonne taille, je dois relever la tête, car
le sergent-major en question doit frôler le mètre quatre-
vingt-dix et être bâti dans les mêmes proportions.

— Bonjour, sergent-major, bienvenue à Woodfoll.

— Merci, shérif, répond le chef maton d'une voix
rocailleuse qui me fait penser aux chenilles d'un char
roulant sur le gravier. Je vois, continue-t-il en jetant un
coup d'œil au désert glacé qui l'entoure, qu'on a su séparer
le bon grain de l'ivraie. On est à combien de votre ville ?

— Vingt-cinq kilomètres, c'est l'Administration, en
accord avec nos édiles, qui en a décidé ainsi.

— Hum... eh bien, j'en suis ravi. Il fait toujours aussi
froid chez vous ?

— Oui... non, c'est un peu exceptionnel pour la saison.

Il me sourit. Il a un sourire gentil qui ne va pas avec
sa tête deux fois plus grosse que la mienne, creusée de
profondes rigoles, soutenue par un menton carré et posée
sur un cou épais comme une cuisse.

— Tant pis, on fera avec. Je ne sais pas ce que l'on vous
a dit de nos... pensionnaires, mais ils sont... difficiles.

Il me fixe comme pour faire passer un message.

— Nous essaierons autant que faire se peut de vivre

IL S'EST PASSÉ UN PEU DE TEMPS DEPUIS...

en une sorte d'autarcie. Notre ravitaillement ainsi que ce dont peut avoir besoin une colonie de plus de quatre-vingts hommes nous seront livrés par avion deux fois par mois. Comme ça, nous resterons chez nous et vous resterez chez vous.

— Sauf si vous et certains de vos collaborateurs désirez vous rapprocher de la civilisation et participer à quelques-unes de nos soirées pour améliorer votre ordinaire, lui envoyé-je avec un sourire de café du commerce.

— Ce sera avec plaisir, shérif Grynspan. Il faudra juste prévenir vos ouailles de ne pas chercher à rencontrer ou même s'approcher de nos prisonniers qui doivent rester à l'isolement.

— Ce sont quoi exactement, ces hommes, sergent-major ?

Il soupire et jette un coup d'œil autour de lui.

— On ne vous a rien dit ?

— Pas que c'étaient des pestiférés. Des criminels, des violeurs, des voyous, mais pas des contagieux.

— Un moment, s'il vous plaît.

Il retourne vers ses hommes, qui depuis leur arrivée sont face aux prisonniers, armes au creux du bras, et qui comme eux grelottent de froid.

— Caporal Holland, prévenez vos hommes d'amener les prisonniers à l'intérieur et de les répartir dans leurs cellules selon le plan d'occupation qui vous a été distribué. Les administratifs y sont déjà et vont vous aider. Dès que ce sera fait, faites distribuer une soupe chaude et un solide déjeuner. Compris ?

— Oui, sergent-major.

Burns revient vers moi.

— Le directeur de la 3AP arrive cet après-midi. Voudriez-vous le rencontrer ?

— Bien sûr. Mais vous avez parlé de ravitaillement pour quatre-vingts hommes et je vois qu'il y a déjà une soixantaine de convicts avec une douzaine de gardiens, plus une quarantaine de soldats. Ça doit faire à mon avis davantage que quatre-vingts bouches à nourrir.

— Les soldats repartent dès l'installation et l'inspection des lieux.

— Ils repartent où ?

— D'abord à Winnipeg, où ils resteront jusqu'à la fin de la semaine, avant de regagner leur cantonnement à Toronto.

— Pardon ? Combien d'hommes resteront avec les prisonniers ?

Burns esquisse la grimace de celui qui vient d'avaler un noyau cassé.

— Essentiellement, une grosse vingtaine de gardiens affectés à la surveillance directe des prisonniers, plus l'équipe médicale, les trois informaticiens, les hommes de la maintenance, c'est-à-dire le personnel qui gère le quotidien, fait tourner la boutique, mais ne dépend pas de la pénitencière.

Je n'ai pas avalé de noyau, mais je le fixe d'un air éberlué. Vingt matons pour garder soixante criminels suffisamment tordus pour ne pas trouver place dans les prisons ordinaires du pays ? Ça caille.

— Je ne comprends pas.

— Ne vous tracassez pas, shérif, vous allez comprendre dès que vous rencontrerez les responsables qui vous donneront toutes les explications dont vous aurez besoin et que vous visiterez la prison.

Je le fixe. Est-ce que ces gens des villes nous prennent pour plus cons que nous ne le sommes ? Ce n'est pas impos-

sible. Entre l'administration pénitentiaire et la police, il y a parfois un hiatus de la taille de la baie d'Hudson.

— J'enverrai une voiture vous chercher dès qu'ils seront installés et que vous pourrez parler aux responsables.

— Merci, sergent-major, mais nous sommes mécanisés. Contentez-vous de me prévenir quand vos fameux responsables seront dispos. Bientôt, j'espère.

Il hoche la tête avec le sourire crispé du médecin qui veut rassurer un malade en phase terminale.

— Les hommes qui sont ici ont été sélectionnés pour leurs compétences, ajoute-t-il. Ils ont été formés pour faire face à toutes les situations. Savez-vous que nous avons deux psys à temps complet ?

Je grimace.

— Des psys ? Pour quoi faire ?

— Je vous propose que nous en discutons ensemble quand le directeur, monsieur Harold Gardner, sera arrivé. Il a demandé à vous rencontrer avec votre maire, l'honorable James Lookwood, je crois.

— Entendu. Je vous laisse vous installer. Ce sera vite fait, vous êtes peu nombreux.

Il ne relève pas.

— Entendu, shérif, merci.

Il s'éloigne et rejoint ses chefs de groupes qui font évoluer les rangs. Je reste avec mes hommes pour observer la manœuvre quasi militaire.

Tous tournent la tête en passant devant nous, et je ne peux m'empêcher de tiquer en croisant leurs regards aussi vides et froids que ce qui les entoure, dépourvus de curiosité pour leur nouvel environnement comme s'ils espéraient ne pas y rester, ou être déjà plus loin.

Peu de jeunes, plutôt des hommes burinés par la vie. Ils marchent l'un derrière l'autre à équidistance, sans trébu-

cher dans la neige malgré les chaînes qui les entravent, familiers d'une longue pratique.

Ils ont le crâne rasé, sont habillés non de combinaisons orange comme dans les autres prisons, mais noires, et d'un épais blouson en doudoune de même couleur avec inscrit dans le dos en grosses lettres blanches pochées, les mots : COUNTY JAIL WOODFOLL. Ils sont chaussés de bottes chaudes qui leur montent à mi-mollet, et laissent imprimé dans la neige le mot *inmate* (« internés »), gravé sur leurs semelles. Ils sont blancs, noirs, indiens. Mais je remarque que certains d'entre eux portent la barbe islamique, le chef coiffé de la calotte, et ceux-là évitent carrément de me regarder.

Les gardiens les accompagnent le long des rangs, fusils tenus à deux mains, prêts à servir. Devant les portes, des ordres sont criés et les rangs s'immobilisent sans que cesse le martèlement des pieds.

D'autres ordres fusent, suivis de coups de sifflet, pendant que les lourdes portes d'acier glissent sur leurs rails et que les rangs s'ébranlent.

Les soixante prisonniers et leurs gardiens disparaissent à l'intérieur.

Je reste avec mes hommes malgré le froid jusqu'à ce que le dernier prisonnier ait disparu, que le bus de l'armée qui me rassurait, à tort, les ait suivis, et que les portes se referment derrière eux accompagnées de la lugubre sirène de fermeture.

— Mince alors, murmure l'officier Felix Morgan, arrivé l'année précédente, et qui ne s'était visiblement pas attendu à pareil spectacle dans ce genre de bourgade. Sacrés drôles de types !

Un analyste informatique, qui, s'ennuyant devant son ordinateur à la police centrale de Vancouver, a demandé

IL S'EST PASSÉ UN PEU DE TEMPS DEPUIS...

un poste de terrain. On lui a servi celui-là. Il est plus jeune et plus raffiné que la moyenne de mes hommes.

— Ch'ais pas c'que c'est qu'ces mecs ! grimace Pirelli en réponse.

— On se croirait dans un film de Clint Eastwood, ajoute l'un des officiers féminins, Linda O'Kelly, pas grande, boulotte, drôle et acharnée au travail.

Vaguement mal à l'aise, je m'ébroue, gagnée par le froid glacial et la petite pluie très fine mais très froide qui s'est mise à tomber.

— Allez, on rentre, les gars. Après le déjeuner, on fait le point, j'ai des choses à vous dire. Pour nous, ça ne devrait rien changer, mais il vaut mieux être au courant.